

promis qu'il guérirait, mais la saison des eaux arriva. M. le curé était tout nouveau ici, il ne connaissait pas mon père, et, voyant que la maladie se prolongeait, il crut bien faire de prier le fils de l'organiste de Pau de venir suppléer mon père. Je n'en savais rien : nous demeurions alors tout auprès de l'église. Un dimanche, j'avais laissé la fenêtre ouverte. Mon père m'appela :

—Écoute ! me dit-il, en se dressant sur son lit, écoute ! on touche mes orgues. Le savais-tu ?

—Non, lui dis-je, c'est quelque baigneur, quelque amateur qui s'amuse.

—Il prêta l'oreille :

—C'est un meilleur organiste que moi, dit-il, je reconnais son jeu. C'est le fils de Bétharram. Je suis remplacé, je n'ai plus qu'à mourir.

—En effet il ne survécut que huit jours à ce dernier coup. Il mourut ruiné. Les malheurs de mon frère, les frais de maladie nous avaient endettés. Ma grand'tante me prit avec elle dans sa maison, et elle m'aide à payer les dettes de mon père. A force de travail et d'économie nous y arriverons. Dans trois ans tout sera payé. Je ne dois plus que quatre cent vingt franc."

Léon et Géraldine, émus par ce récit, prirent chacun une main de la pauvre fille, et Léon lui dit :

—Si vous le voulez bien, mademoiselle, nous examinerons vos compositions, et il est fort probable qu'elles vous rapporteront plus d'argent qu'il n'en faut pour payer toutes les dettes de votre père. Voulez-vous me montrer vos manuscrits ?

—Les voici, dit-elle, en prenant dans une armoire une liasse de papiers jaunis où se lisaient de nombreuses mélodies et des poésies béarnaises. J'écris tout cela le dimanche entre messe et vêpres, dit-elle, et quand j'écris, je me crois en paradis, tant je suis contente. Jamais je n'ai montré mes chansons à personne, et, si je vous les confie, monsieur et madame, sachez-le bien, c'est qu'à l'église, dimanche, je vous ai vus recevoir le bon Dieu ensemble, à côté de moi. Si ce n'était cela, je ne me fierais pas à vous.

—Vous avez ma parole, dit Léon, en lui tendant la main. Au revoir, mademoiselle. Il faut que nous allions étudier.

—Et soyez sûre, dit Géraldine, que je chanterai de mon mieux votre musique. Elle me semble écrite pour ma voix Adieu, Flourèto.

—Vous oubliez votre fleur, madame, dit la jeune fille.

—C'est vrai, dit Géraldine, je n'y songeais plus. Mais ne vaut-il pas mieux attendre à ce soir pour la cueillir ?

—Certes oui, dit Flourèto. Je vous la porterai à six heures.

Et les jeunes époux prirent congé d'elle.

JULIE LAVERGNE.

(A suivre.)